L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 1er AOUT 1893. 66me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Dennet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI 1er AOUT 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par P. Ad. Fortier, Constable, coin Girod et Français, 1 table pour Pool (complet), 1 ameublement de salon, 10 lampes Wide-Awake, tables, chaises, glacière, 4 paires gants, sofas, etc.

L'amélioration des conditions de la vie morale et matérielle des ouvriers.

UNE CONVERSATION DE L'ABBÉ GARNIER, A PARIS.

Nos lecteurs ont vu, souvent—dit le *Journal des Débats* du 18 juillet—le nom de l'abbé Garnier figurer dans ces comptes rendus de réunions publiques. On sait qu'il po e sa candidature à la députation, et qu'il cherche à organiser un grand mouvement électoral. C'est un autre côté de la vie de l'abbé Garnier, qui est moins connu et, peut-être, plus intéressant: il s'occupe, activement, de créer, dans les grandes villes, et notamment à Paris, des Œuvres destinées à améliorer les conditions de la vie morale et matérielle des ouvriers. Nous nous sommes adressés à lui, afin de savoir quels étaient son but, son programme, ses moyens d'action.

Nous avons eu, avec lui, l'entretien suivant, que nous nous faisons un plaisir de communiquer à nos lecteurs :

—Au juste, quel but poursuivez-vous?

—Je voudrais apprendre aux ouvriers à s'occuper de leurs affaires par eux-mêmes, à lutter, individuellement ou collectivement, contre les difficultés de la vie, et ne plus se laisser exploiter par les meneurs.

Si les meneurs ont en tant de succès parmi les ouvriers, c'est, surtout, parce que ces derniers avaient perdu ce grand esprit d'initiative qu'on trouve, encore aujourd'hui, chez les Anglais, et qui fut bien plus développé, autrefois, chez les Français.

Aussi, dans toutes mes Œuvres, j'agis simplement comme ami, je cherche à éclairer, puis à encourager, dans tout ce qu'ils jugent à propos d'entreprendre, les ouvriers qui veulent bien me témoigner quelque confiance.

—Comment en êtes-vous arrivé à vous occuper de ces mouvements?

—Ce sont les ouvriers qui me l'ont demandé et qui me le demandent tous les jours. Si j'avais soixante soirées à certains jours, je ne serais pas embarrassé à les donner. Ces invitations me viennent un peu de partout. Il est vraiment touchant de voir comment ces ouvriers, sentant l'insuffisance de leur situation, cherchent à être renseignés sur les moyens de l'améliorer.

Un jour, dans une réunion d'anarchistes, à Paris, j'avais obtenu à peu près le silence. Je vis mon ordre du jour, me remercier mon auditoire, et, au fond de la salle, un ouvrier s'écria : "Ah! ça! pourquoi nous remercier-vous: on dirait que nous avons fait cela pour vous être agréable! Vous ne savez donc pas quel sentiment nous unit? Nous sommes des malheureux qui cherchons un remède à nos maux; nous sommes venus à la recevoir de n'importe qui nous apporterai, et si c'est vous, vive vous!" Tout l'auditoire applaudit.

La première conférence publique et contradictoire que j'ai donnée à Paris, avait été préparée par des anarchistes, qui m'y avaient appelé. Cet hiver, le groupe socialiste de Moulins m'a appelé pour discuter, au théâtre, contre Jules Guesde, afin de s'éclairer sur la meilleure voie à suivre pour résoudre la question sociale. Ces jours ci, le groupe collectiviste des étudiants de Paris m'a fait un appel semblable, et pour la même motif. Après la conférence, deux cents d'entre eux me suivaient au moins 500 mètres, dans la rue, en criant: "Vive l'abbé Garnier!"

—Vous êtes donc accueilli dans tous les milieux?

—Il ne m'est arrivé qu'une fois de ne pas pouvoir parler. Habituellement, l'accueil est excellent, et au milieu des séances les plus orageuses, lors même que l'auteur ne m'ont pas pu se faire entendre, j'ai pu dire ce que je voulais. J'ai même entendu des réflexions assez curieuses de la part de mes contradicteurs: "Que diable—disait l'un d'eux. Cliganconin—écoutez-moi seulement comme vous m'avez écouté l'abbé Garnier."

Et, à la salle Jussieu, un anarchiste était cette bontade à son adversaire: "Je vois bien que, pour obtenir votre sympathie, il faudra que je prenne une soutane comme l'abbé Garnier."

Pendant longtemps, je me suis allé tout seul aux milieux de ces réunions, et je ne saisis rien pour compter des amis parmi ses auditeurs. On m'a dit que cette hardiesse leur avait fait plaisir. En tout cas, je n'ai jamais eu à le regretter. Après tout, j'aime beaucoup ces pauvres ouvriers, que l'on égare; je leur parle, de préférence, le langage du cœur, et je crois qu'ils me rendent un peu de l'affection que je leur témoigne.

—Est-ce que vous n'avez jamais été interrompu dans ces réunions?

—Non, jamais; jamais un cri, un mot personnellement désagréable ne m'a été adressé. Quand il m'a fallu donner la note religieuse, parler de Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il y a eu, parfois, quelques voix de protestation. Il m'a suffi de faire appel à leur libéralisme pour calmer, immédiatement, mes auditeurs.

—Obtenez-vous quelques résultats? Fait quelque chose, sans doute, de faire entendre la vérité, mais cela ne doit pas vous suffire.

—Oui, nous obtenons des résultats, et nous espérons en obtenir beaucoup plus. En général, nous commençons par réunir quelques hommes de bonne volonté, dans une paroisse ou un quartier. Nous en faisons un comité qui travaille, réunit, à grouper d'autres hommes autour de lui. Nous leur faisons étudier certaines questions—notamment, la manière d'organiser les choses du travail, pour que tout se passe bien, le repos du dimanche, les syndicats mixtes composés de patrons et d'ouvriers, puis les œuvres économiques les plus simples, telles que : bureau de placement, secrétariat du peuple, caisse de famille, Sociétés de secours mutuels, caisse de prêts gratuits, etc., etc.

Quand ces hommes ont bien compris un point, ils commencent à l'exécuter.

Nous avons vu des villes se transformer, rapidement, au point de vue du travail du dimanche. Ainsi, il y a trois ans à peine que j'ai établi à Arras, la Ligue populaire du dimanche, dont M. Léon Say est le président. J'y suis retourné, dernièrement, et les ouvriers, m'ont apporté, dans la mon premier voyage, il y avait 45 0[0 d'ouvriers à travailler le dimanche, tandis que maintenant il n'y en a plus que 21 0[0.

Dans beaucoup d'endroits, se sont constitués des syndicats mixtes. Je n'oublierai jamais cette grande conférence de 3,000 ouvriers, dans l'hippodrome de Reims, où, tous, à l'exception de 31, me chargèrent de demander à leurs patrons d'syndicat mixte de l'industrie rémoise, et cette autre réunion où, quelques jours plus tard, les patrons et les ouvriers réunis inauguraient leur syndicat.

La foule des ouvriers criaient : "Vivent nos patrons!" et l'un de ces derniers, M. Danphinot, fit un discours au nom de tous, qu'il termina par le cri de: "Vivent nos ouvriers!"

Je pourrais citer beaucoup d'autres exemples semblables. A Paris, nous établissons des Maisons du Peuple, qui n'ont rien de commun avec la Bourse du Travail et où se trouvent centralisée les différentes Œuvres économiques et sociales que nous établissons pour le bien de l'ouvrier.

—Quelles sont ces principales institutions?

—C'est, d'abord, le bureau de placement gratuit, qui échappe, entièrement, aux abus qu'on a signalés, récemment, dans les bureaux de placement ordinaires.

Ensuite, le secrétariat du peuple, qui a pour but de nous renseigner sur les misères cachées, de nous faire connaître les désespoirs dont notre société pullule, et de nous donner les moyens de les soulager.

On y donne aussi des consultations gratuites d'avocats, d'avoués, de notaires, etc., dont la classe ouvrière a souvent besoin.

La Société de secours mutuels et les caisses de famille, ont pour but, comme vous le savez, de soulager l'ouvrier dans la maladie.

Nous avons aussi quelques caisses de chômage, puis des caisses de prêts gratuits pour prêter des petites sommes—10, 20, ou même 50 francs aux ouvriers qui se trouvent momentanément dans le besoin.

—Est-ce qu'on vous rend l'argent ainsi prêté?

—Oui, certainement, et il est très rare qu'on en perde. Nous demandons, du reste, que l'emprunteur procure la garantie de deux de ses camarades.

—Et quelle part la classe aisée peut-elle prendre dans toutes ces Œuvres?

—Elle peut se mêler aux réunions d'études, et même les diriger. Elle peut aussi prendre part à la direction des Œuvres économiques, mais en prenant bien soin d'en laisser l'administration aux ouvriers, afin de développer, par tous les moyens possibles, leur esprit d'initiative.

Il y a bien autres choses encore :

Nous avons des dépenses. Quel bien la classe aisée ferait, si elle savait donner à ces Œuvres, encourager ces bonnes volontés, favoriser ce développement pratique de l'esprit d'initiative et de l'esprit d'association!

Ou le fait bien un peu, çà et là, mais on ne comprend pas assez combien il serait facile, par ce moyen, de retirer la classe ouvrière des mains qui l'exploitent pour son malheur et le malheur de la société. Si le socialisme parvient au pouvoir et peut appliquer ses théories, elles imposeront aux propriétaires d'autres sacrifices que ces offrandes volontaires, grâce auxquelles la question sociale peut être résolue pacifiquement.

Combien je suis assis reconnaissant de dire ces choses autour de vous, et d'en persuader les lecteurs des *Débats*. Quelques milliers de francs jetés dans ces Associations, produisent dix fois plus que des millions donnés sous forme d'aumône. La raison en est bien simple: c'est que, dans le second cas, l'homme reste passif, il n'exerce pas sa volonté, et, dès lors, il ne forme pas en lui ce qui lui est indispensable pour résister à ses ennemis. Dans le premier cas, il devient actif, il exerce sa volonté, il apprend à distinguer ses vrais intérêts et ses véritables amis: en un mot, il devient une valeur sociale, il sait se défendre et se maintenir dans la bonne voie.

Que de fois j'ai souffert en voyant cette doctrine si simple, complètement méconnue par des personnes qui avaient, pourtant, le plus vif désir de faire le bien!

—Permettez moi une réflexion. Je vous croyais socialiste, on me l'avait dit, et on le croit généralement. Il me semble que vous ne méritez guère cette épithète!

—En effet, je suis tout le contraire du socialiste. Le propre du socialisme est de compter sur l'intervention de l'Etat pour défendre les droits des particuliers. Vous voyez que je compte, au contraire, sur l'initiative des parties, et je ne veux faire recourir à l'intervention de l'Etat que dans la mesure où l'initiative privée serait insuffisante.

De plus, j'estime que, même alors, l'intervention de l'Etat doit être préparée par l'initiative privée. Les lois les plus sages n'opèrent que dans la mesure où elles sont appliquées, et elle ne sont appliquées que dans la mesure où la généralité du pays en reconnait la nécessité.

Ma conviction bien sincère est que le socialisme aggrave nos maux, au lieu de les guérir, et qu'il est impossible de résoudre la question sociale, si on ne développe pas, le plus vite possible, l'esprit d'initiative et l'esprit d'association.

LOUISIANE.

Le *Meschacébé*, Bonnet-Carré P. O., paroisse St-Jean-Baptiste, du 29 juillet:

La science est têtue, et quand elle s'est fourré une erreur en tête, il est difficile de lui persuader qu'elle se trompe. Et cet entêtement est d'autant plus tenace, que cette science est peu profonde et qu'elle trouve son bénéfice dans l'erreur qu'elle soutient. C'est pourquoi nos ingénieurs ne conviendront jamais, malgré les inondations qui nous ruinent, chaque année, que les levées ne sont pas suffisantes pour nous protéger contre le trop-plein du Mississippi. Ils nous diront, toujours, que les levées seules sont capables de nous assurer la protection que nous demandons contre les inondations, et que les *outlets* ou débouchés ne peuvent, à eux seuls, nous offrir cette protection. Les *outlets*, ajoutent ils, ne peuvent nous procurer qu'un soulagement passager, et n'aident pas à creuser le lit de la rivière, comme le font les levées.

Mais qui donc a jamais dit à ces messieurs qu'il ne fallait que des outlets et pas de levées? Que demande-t-on de plus à ces outlets que de nous fournir un soulagement au moment critique, alors que les levées débordent? Qu'ils empêchent ou non le fleuve de se creuser, nous n'en savons rien; seulement, il nous souvient qu'à l'époque où des débouchés existaient et les ingénieurs étaient inconnus en matières fluviales, le Mississippi suivait bien plus tranquillement son cours qu'aujourd'hui; il était, assurément, moins large et tout aussi profond qu'aujourd'hui. Le supplément d'eau qu'on l'a forcé à charroyer jusqu'à la mer, moins celle qui s'est frayé une route à travers nos levées, semble avoir plutôt rongé par son courant les deux rives que creusé le fond du fleuve, et l'on trouverait, avec peine, de la Nouvelle-Orléans à Bâton Rouge un point où le fleuve ne s'est élargi des deux bords. S'il s'est creusé en s'élargissant, il n'y paraît rien, car chaque année il est moins capable d'emporter ses eaux, qui enflent au point de crever partout nos levées, et répandent la ruine et la désolation dans nos campagnes.

Ce n'est plus une expérience à faire: plus de vingt années d'inondations, de ruine et de misères auraient dû, suffisamment, prouver que le système des levées, tel qu'il est suivi ici, est une impossibilité, une illusion, un acheminement à la ruine. Mais non, messieurs les ingénieurs continuent à nous dire qu'il nous faut, encore et toujours, des levées, et pas autre chose.

—Le beau temps s'était mis de la partie, samedi et dimanche derniers, pour rendre charmante la fête que des âmes charitables avaient organisée pour secourir les victimes de la crevasse de Resore; aussi y avait-il foule, et s'y est on parfaitement amusé. Toute la population avait voulu prendre part à la fête, et, des deux rives, on s'y était rendu en procession.

Quelques dames avaient pris à cœur la noble tâche qu'elles s'étaient imposée, et l'on sait que la femme qui se dévoue à une bonne œuvre, sait toujours bien se tirer d'affaire.

Le *Pionnier*, Napoléonville, paroisse Assomption, du 29 juin :

Ainsi la Convention des levées, convoquée par le gouverneur de la Louisiane, s'est tenue à Bâton Rouge, capitale de l'Etat et lieu élevé qui ne craint point la crevasse et l'inondation.

Les délégués de la Louisiane, l'Arkansas et le Mississippi y étaient tout naturellement représentés par leurs bureaux de levées et par d'indispensables ingénieurs.

"Ou y sentait, comme dit l'*Abeille*, que l'opinion des délégués était faite d'avance et que, même avant toute discussion, les esprits étaient fixés, les déterminations prises."

Aussi la dite Convention, tout naturellement encore, a-t-elle affirmé le *all-levee system*, condamné le système des *outlets* ou déboché, presque excommunié ceux qui demandent le salut et la protection de la basse Louisiane et de l'agriculture au système des *levées et des outlets combinés*.

Elle a, comme de juste, formulé et voté des *Résolutions*, sinon des *volontés*.

Demain parlera.

Pourvu qu'il ne parle pas encore plus terriblement que les années précédentes!

Car si le Mississippi ne vote pas des *Résolutions* à Bâton Rouge ou ailleurs, avec ou sans ingénieurs, il a des *volontés* formidables contre lesquelles il n'est pas toujours prudent de dire : *Nous voulons*.

—Les récoltes sur le bayou Lafourche sont vraiment belles à cette heure, et si nul accident imprévu n'arrive, comme il est probable qu'il n'en arrivera aucun, nous n'aurons qu'à nous réjouir des résultats obtenus Le travail, l'énergie et l'intelligence auront été récompensés selon la justice.

Pour notre paroisse Assomption, avec ses magnifiques et splendides champs de cannes à sucre, elle offre présentement un joyeux coup d'œil aux passants et aux voyageurs, et nous pouvons dire que, cette année encore, elle sera la première de l'Etat pour la production du sucre.

Mais aussi, quel travail, quelle énergie, quelle volonté, que de soins intelligents et constants de la part de ses habitants et de ses planteurs!

Nous savons bien, comme dit le poète latin, que le travail énergique triomphe de tout, dans la mesure du possible, bien entendu; mais quand nous pensons que la merveilleuse récolte de notre région sucrière aurait pu être anéantie par une crevasse, une brèche aux levées du fleuve, un *lesche* quelconque, nous sentons encore en nous comme de la peur et de l'épouvante.

Pourtant, comme nous avons été épargnés, que Dieu soit béni!

Ce qui ne veut pas assurément dire qu'il faille le maudire dans le malheur.

Mais les malheureux sont à plaindre, et l'on comprend volontiers qu'ils soient amers dans l'infortune.

Nous ne devons point oublier que c'est le 5 et 6 sont prochain,—samedi et dimanche—qu'a lieu à Labadieville, la grande foire au bénéfice de l'église et du presbytère de Ste-Philomène.

Et nos lecteurs, nos amis et nos excellents co-paroissiens, eux aussi, ne l'oublieront certainement pas.

Car le but proposé est assurément bon. C'est d'une œuvre orétienne qu'il s'agit. Si le prêtre n'a pas précisément besoin d'un palais pour s'abriter, étant modeste et simple dans ses habitudes, encore faut-il que le presbytère puisse l'abriter convenablement. Quant à l'église, maison de Dieu, maison de tous et maison commune, elle doit être en tout l'objet de nos respects et dire notre félicité au Dieu de nos pères et au Dieu de nos enfants. Si nos embellissons nos propres maisons, comme aussi nos édifices publics, convient-il donc que nous négligions le lien de notre culte, de nos prières et des pieuses cérémonies d'une religion à laquelle nous appartenons tous?

Et nous savons tous combien est dévoué, bienveillant, fidèle et aimé entre tous le Rév. Père G. Jobard, l'excellent prêtre de Ste-Philomène.

—La mort est toujours douloureuse, mais elle nous semble l'être davantage quand elle frappe ceux qui sont jeunes, qui avaient droit à la vie et qui étaient aimés.

Tel a été le cas en frappant à la fleur de l'âge, à 19 ans, après une lente et longue maladie, Madame John J. Landry, de la paroisse Ascension, femme excellente et justement aimée.

Mais il faut se conformer à la volonté de Celui près de qui nous sommes peu de chose, se soumettre religieusement à sa loi, et pleurer aussi ceux qui partent et nous précèdent dans le monde inconnu d'où nul ne revient, mais où la vérité, la justice et l'on accueillent ceux qui ont été fidèles à leur devoir.

Nous prions la famille de la défunte de recevoir nos sentiments de condoléance.

La Salsepareille d'Ayer est recommandée par les meilleurs médecins, comme le seul remède infaillible, pour purifier le sang.

LE DRAME
—DE—
LA RUE DE SAINTONGE,
A PARIS.

17 juillet.

Trois boutiques propettes: une lingerie, une boulangerie, une fruiterie, occupent le rez-de-chaussée du No 59 de la rue de Saintonge, une maison à quatre étages, de bonne apparence, qu'un drame, dont les causes sont encore mystérieuses, a mis en émoi hier, dans l'après-midi.

En l'absence de sa jeune femme, appelée par dépêche en Seine-et Oise, auprès de sa mère malade, M. Boureille, le boulanger, un beau garçon de vingt-six ans, se trouvait seul, vers trois heures, dans sa boutique, lorsqu'un jeune homme de vingt-huit à trente ans, de mise correcte, entra et lui demanda 10 centimes de pain. Au moment où M. Boureille se penchait pour le servir, l'inconnu le frappa de cinq coups de couteau au cou et à la poitrine. A peine eut-il accompli son crime qu'il retourna son arme contre lui-même et s'en frappa mortellement. Malgré les nombreux commentaires des voisins que ce drame avait attirés dans la rue de Saintonge, nous n'avons rien pu apprendre sur les causes de ce drame mystérieux. On sait seulement que les jeunes époux Boureille étaient très estimés dans le quartier, où le meurtre a causé un vif sentiment de stupeur.

Nous pénétrons alors chez le concierge, M. Philippe, qui fut le premier témoin du drame :

—J'étais dans ma loge, vers trois heures, répondit-il à nos questions, lorsque des cris : "Au secours! à l'assassin!" partirent de la boutique du boulanger. Je ne fis qu'un bond jusque dans la rue, où, sur le seuil de la boutique, je heurtai à M. Boureille, couvert de sang, qui me cria, me désignant la porte de l'arrière boutique, servant de salle à manger : "Il est là, il est là, arrêtez-le!"

Je lui répondis : "N'ayez pas peur, mais allez vite chez le pharmacien."

"J'y vais, me cria-t-il encore, veillez à ma caisse!"

Ce furent ses derniers mots. Il se rendit quelque pas, chez M. Lange, pharmacien, rue de Turenne, soutenu par Mme Brunus, la femme d'un marchand de vin. De mon côté, en compagnie de plusieurs voisins accourus, j'ouvrais la porte de l'arrière-boutique. L'assassin y était couché sur le sol, la gorge ouverte.

Son crime accompli, il s'était réfugié là, pour s'y frapper de six coups du même couteau, sorte de poignard à longue lame, dont il avait frappé sa victime. Au dernier coup, la lame était restée dans la gorge. C'était horrible à voir. Ce malheureux n'avait pourtant pas un visage d'assassin.

—Qui était-ce?

—C'était un jeune homme très bien distingué, vingt-huit ou trente ans au plus. Il avait une mise soignée, gilet blanc, paletot noir, les mains très blanches et la moustache brune.

—Vous ne l'avez jamais aperçu dans le quartier?

—Jamais. M. Boureille n'habitait d'ailleurs la maison que depuis le mois de mars. C'est seulement à cette époque que jeune marié, il est venu s'y établir. Hier soir, le ménage recevait d'Etrechy, près d'Etampes, le pays de la jeune femme, une dépêche ainsi conçue : "Mère malade, viens." Mme Boureille ne partit pas hier soir. Ce matin, elle reçut deux nouvelles dépêches pressantes. Elle prit aussitôt le premier train. Enfin, le soir même, après le drame, vers sixième heure et demie, arrivait une dépêche de Mme Boureille à son mari, lui disant : "Mère va bien."

Voilà tout ce que je sais.

L'identité de l'assassin de M. Boureille n'ayant pu être encore établie, ainsi que nous le disons plus haut, les motifs qui l'ont guidé sont difficiles à déterminer. Cependant, l'hypothèse d'un drame passionnel s'accrédite. Ces dépêches successives pressant le départ de la jeune femme, puis la dépêche de Mme Boureille, contredisant les précédentes sur l'état de sa mère, permettent de supposer qu'il y a eu là une supercherie employée par l'assassin pour écarter la jeune femme de son mari et accomplir plus facilement son crime.

Mme Boureille, invitée par dépêche à rentrer à Paris, donnera peut-être aujourd'hui le véritable mot de l'énigme.

Tandis que le corps de l'assassin était transporté à la Morgue par les soins de M. Trobert, commissaire de police du quartier, une voiture d'ambulance venait prendre à la pharmacie Lange M. Boureille; pour le conduire à l'hôpital Saint-Louis. L'une des cinq blessures qu'il a reçues a perforé le poumon gauche. Son état est considéré comme désespéré.

—

19 juillet :

L'enquête sur ce crime n'a pas fait un pas depuis hier et l'on en est toujours réduit aux hypothèses. Les membres de l'assassin ont été minutieusement mesurés et des recherches comparatives ont été faites au service anthropométrique; mais aucun signalement correspondant n'a été retrouvé, ce qui semble indiquer que jamais le meurtrier n'a eu à subir à Paris de peines corporelles. Son identité reste donc toujours inconnue.

Son corps, exposé à la Morgue, attire une foule de curieux, mais personne n'est venu faire à son sujet aucune déclaration. Les agents de la Sûreté se sont mis en campagne ce matin seulement, munis de sa photographie et de son signalement.

Vers midi, on a fait prendre des nouvelles de M. Boureille. Son état est des plus satisfaisants et, à moins de complications qu'il faut toujours prévoir, on peut le considérer comme étant hors de danger. Il a même demandé à lire les journaux et l'on a accédé à son désir. Il n'est montré satisfait des comptes rendus qui ont été faits: "C'est bien ainsi que cela s'est passé", a-t-il dit. Il a de nouveau affirmé de ne pas connaître l'assassin et il suppose que son but était de le voler et non de se venger de lui.

Cependant, interrogé sur ce point, Boureille déclare n'avoir pas vu le meurtrier se diriger vers la caisse et essayer de la fracturer.

Mme Boureille, qui maintenant est autorisée à voir son mari, ne pourra lui rendre sa prochaine visite que demain matin mercredi, à son retour d'Etrechy, où elle est partie, ainsi que nous le disons dans notre édition blanche, pour assister aux obsèques de sa mère qui ont lieu aujourd'hui.

Dès son retour à Paris, on insistera de nouveau auprès de Mme Boureille, afin qu'elle consente à être conduite devant le cadavre du meurtrier de son mari et qu'elle puisse déclarer si elle le reconnaît ou non.

—

19 juillet :

M. Trobert, commissaire de police, a entendu, hier après-midi, deux personnes dont les dépositions paraissent devoir permettre d'établir l'identité de l'assassin de M. Boureille.

Un jeune homme d'environ vingt-huit ans est venu, en effet, déclarer qu'il avait reconnu le cadavre exposé à la Morgue. Ce serait, a-t-il dit, un nommé Emile Filbourg, qui, en 1893, habitait avec lui 20, rue Chapon. Il était à ce moment menuisier, mais ce métier ne semblait pas lui convenir et il paraît de se faire garçon de café.

Mme B....., née Simon, marchande de denrs, a fait la déposition suivante :

Depuis des années, je promène ma voiture de fards dans la rue du Temple et dans les rues avoisinantes. Je me souviens parfaitement avoir remarqué, en 1889, au moment de l'Exposition, un garçon de café qui travaillait dans l'établissement situé au coin de la rue de Rivoli et de la rue du Pont-Neuf. Il me frappa par sa prestance et surtout parce qu'il était très beau garçon.

Jeudi dernier, je passai la rue de Saintonge vers deux heures de l'après-midi. La première personne que je rencontrai fut un garçon de café de la rue de Rivoli que j'avais tant remarqué il y a quatre ans.

Il semblait guetter la venue de quelqu'un et semblait inquiet.

Dimanche, j'ai appris par les journaux le crime qui venait été commis rue de Saintonge. Je ne songeai d'abord à faire aucun rapprochement entre cet assassinat et la présence, trois jours auparavant, du garçon de café où il me servait du garçon de café que j'avais reconnu.

Mais, hier, comme je passais devant la Morgue, ma curiosité fut piquée par la foule qui semblait grand le nombre des vis tures. J'entrai et quelle ne fut pas ma stupéfaction de reconnaître dans le cadavre exposé sur les dalles, mon garçon de café!

Il était bien lui, il n'y avait pas à s'y tromper.

Pour compléter ces deux importantes dépositions, on a fait une enquête personnelle. Le propriétaire du café de la rue de Rivoli, n'en est propriétaire que depuis peu de temps et ne peut par conséquent pous donner de renseignements sur le compte du meurtrier, le commissionnaire qui se tient devant le café a parfaitement reconnu le cadavre qu'il est allé voir à la Morgue pour celui d'un garçon qui a servi au café, du temps du précédent propriétaire.

Celui-ci, M. Dhermy, actuellement patron du Brasserie centrale, 60, boulevard de Sébastopol, nous a donné de très bonne grâce les renseignements suivants :

J'ai bien eu à mon service un garçon dont le signalement répond à celui que vous m'indiquez. Je ne pourrais cependant vous vous affirmer qu'il se nommait Filbourg, mais je me souviens parfaitement de lui. Il avait deux ou trois dents de moins sur le côté de la bouche.

Remarquons ici que l'assassin, dont le cadavre est à la Morgue a, en effet, quelques dents de moins sur un des côtés de la mâchoire.

Ajoutons que c'est M. Meyer, juge d'instruction, qui a été désigné pour suivre cette affaire.

On a fait prendre, cette nuit, à l'hôpital Saint-Louis, des nouvelles de M. Boureille.

Son état continuait à être relativement satisfaisant.

Les Pilules d'Ayer sont à la tête de tous les apéritifs et de tous les purgatifs. Leur action est douce, pénétrante et complète.

GONZALES & LAUDUMIEY.
Entrepreneurs de pompes funèbres et embaumeurs.
170 CHEMIN DU BAYOU, 170
Près Remparts.
VOITURES ET TALLY-HOS A LOUER.
Ordres pour enterrements reçus par téléphone jour et nuit.
TÉLÉPHONE NO 479.
21 fév 93—1 an

ALDIGÉ.—Décédé à Paris, le 14 juillet 1893, âgé de 55 ans et six mois, JEAN JULES ALDIGÉ, natif de la Nouvelle-Orléans. Les amis et connaissances des familles Aldigé et Lepretre, ainsi que ceux de ses gendres, H. Lange, F. Hindermann, Jas. P. Koch, Dr E. D. Borde et Walter H. Cook, sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu de sa dernière résidence, No 223 Avenue Esplanade, à quatre heures et demie, mardi, le 1er août.

Bains de vapeur turcs et russes.
BAINS Pour Dames, les Lundis de 8 a.m à 5 p.m ; les Vendredis de 8 a. m. à midi pour Dames exclusivement. Pours Messieurs de 8 a. m. à minuit, tous les jours excepté aux heures des jours réservés aux Dames. Aussi Bains chauds et froids de soufre liquide. Etablissement ouvert les Dimanches jusqu'a 4 p. m. A trois ilets de la rue du Canal. Nos 102 à 106 RUE CONTI BAINS
GRUP, GAUPP, Propriétaire.
27 juil 1 an

Hôtel de l'Europe à Biloxi.
M. BOULO prévient ses amis et le public en général qu'il a disposé sa maison de manière à donner la plus entière satisfaction à ceux qui l'honoreront de leur patronage. On trouvera en tout temps chez lui une excellente table et tout le confort désirable. Ses prix sont très modérés. L'hôtel sera ouvert toute la saison. 28avril—3m

LE COLLÈGE JEFFERSON,
A ST-JACQUES, LNE.,
Sous la Direction des Pères Maristes,
Est à Collége Point, sur le Mississipi, à 50 milles en amont de la Nouvelle Orléans, avec laquelle il a des communications toutes les heures par bateaux à vapeur et des trains des chemins de fer Vallée du Mississipi et Texas Pacific.
Conditions modérées. La session commence le 5 septembre. Pour des renseignements, s'adresser au Très Rév. J. H. Blenk, S. M., Convent P. O., Paroisse St-Jacques, Lne.
4juil au 5sept—

THE LEON QUEYROUZE
Commission Co. Limited,
"GROCERS" EN GROS.
—IMPORTATEURS DE—
VINS ET LIQUEURS
—ET MARCHANDS DE—
Produits des campagnes et de l'Ouest
69 et 71 RUE TCHOUPITOULAS.

HY WELLMANN, Président. CHAS H. SCHENCK, Vice-Président.
Banque d'Epargnes Teutonia,
(TEUTONIA SAVINGS BANK.)
127.....RUE DE LA COMMUNE.....127
Reçoit des dépôts D'UN DOLLAR et au-dessus tous les jours de 9 h. du matin à 3 h. de l'après midi, et, en outre, le lundi, de 5 h. à 7 h. de l'après midi.
Intérêt, au taux de TROIS POUR CENT par an, payable tous les six mois APRÈS TROIS MOIS.
W. W. WEINS, Caissier.
16 juil—1y M. ERNEST CASSARD, Payeur.

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal. 3me district
1er nov 92—1 an—mer. jeu. dim

FRANTZ & OPITZ,
Horlogers et Joailliers
No 17 RUE BOURBON,
Près Canal, à une porte de l'entrée de la maison D. H. Holmes.
1er sept

Compagnie d'assurances du Sun Mutual
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
Succursale No 68 rue Royale.
Capital payé.....$500,000 00
Actif, 1er janvier 1893.....$1,098 33
J. WALLACE JOHNSON, Gerant. CHS. LAUDUMIEY. CHS. D. FOUCHER.
14 juin93—1 an

Compagnie d'Assurances PHŒNIX de Hartford, Conn.
—SUCCESSEURS DE LA—
COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
Actif, valeur réelle.....$3,840,322
Pertes réglées à la Nouvelle-Orléans ainsi que le font les Compagnies locales
JULES TUYES, Agent-Résident.
29mai—1an

THE Photo Co.
P. E. CARRIERE,
ADMINISTRATEUR,
Coin des rues Canal et Bourbon,
NOUVELLE-ORLEANS, LNE.
Vend tous les ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES de toutes descriptions
Nouvelles marchandises—Les derniers modèles comme appareils—Prix de New York.
1er mars—2l p s—dim mer

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE,
Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte aussitôt qu'elles sont justifiées.
Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290
Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.
DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLÉANS
Gustaf R. Westfeldt, L. C. Fallon, Lucas E. Moore, C. M. Soria.
HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
J. G. PEPPER, Député Sous-Secrétaire
12 nov—92—1an

Montres Américaines Waltham,
—FAITES SPÉCIALEMENT POUR—
—BIJOUTIER—
113 et 115 RUE DU CANAL, Nlle-Orléans.
Envoyées par express avec pleine garantie sur reçu du prix et C.O.D.

Montres pour Dames, grandeurs exactes, unies ou ciselées.

Diamant au centre, or massif	35 00	Montre plaquée or	15 00
Montre en or massif, 14 Karat	25 00	Montre en argent, massif	10 00
Montre en or massif, 10 Karat	20 00	Montre Silvertine	6 00

Montres en diamants incrustées, $50.00, $75.00, $100.00.

Prix des Montres pour Messieurs, grandeur moyenne:

Montre en or, massif, 14 Karat	40 00	Montre plaquée, 14 Karat	20 00
Montre en argent, massif	10 00	Montre plaquée, 10 Karat	16 50

Avec garantie pour qualité et le temps.
UN STOCK COMPLET DE MONTRES FINES DE HOWARD. DIAMANTS, BIJOUTERIE ET ARGENT MASSIF.
A. M. HILL,
113 et 115 rue du Canal et 78 rue St-Charles, Nlle-Orléans.
30avril—3m

LA MAISON DE MUSIQUE
La plus ancienne et la meilleure marché de tous les Etats du Sud, est sans contredit
PHILIP WERLEIN,
135 - - RUE DU CANAL, - - 135
Pianos droits tout neufs à $250. Pianos de seconde main à partir de $75.
Prière de visiter le magasin et de s'assurer de la modicité de nos prix avant d'acheter ailleurs 2 avr—1 an, dim, mar, ven

Dr J. B. PEREZ,
Depuis 35 ans un spécialiste dans le traitement des maladies d'un caractère privé. Maladies de Bright; de la vessie, la spermatorrhée, le rétrécissement de l'urètre, etc. Impuissance causée par l'âge ou par aucune autre cause.
Maladies des Femmes et leurs irrégularités promptement guéries.
Dr Peres Female Regulating Pills—le remède le plus efficace pour toutes les irrégularités des femmes. A vendre dans toutes les pharmacies.
Prix: $1 par bouteille.
DR PEREZ, Bureau 233 rue du Canal
près le Dépôt du Fort Espagn
18 déc 92—1 an

BUVEZ!!!
L'eau minérale effervescente de la Source d'Abita.
Comme eau de table, elle n'a pas d'égale.—Le remède de la nature pour tous les maux de l'estomac, du foie ou des reins. En vente partout.
20 sept—1 an sam dim

OENTISTES.
Dr CHARLES LANAUX,
DENTISTE,
No 196 rue Canal, près Remparts.
Etant de retour dans cette ville